

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1935

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Mohammed El HADDAD

Né le 5 Janvier 1904 à Tunis

Histoire de la peste en Tunisie

(de l'Antiquité jusqu'à nos Jours)

Président: M. L. TANON, Professeur

Librairie L. RODSTEIN
17, Rue Cujas, PARIS (V^e)

1935

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1935

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Mohammed El HADDAD

Né le 5 Janvier 1904 à Tunis

Histoire de la peste en Tunisie

(de l'Antiquité jusqu'à nos Jours)

Président: M. L. TANON, Professeur

Librairie L. RODSTEIN
17, Rue Cujas, PARIS (V°)

—
1935

LE DOYEN : ROUSSY

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE
Physiologie	Léon BINET
Physique médicale	STROHL
Chimie médicale	DESGREZ
Bactériologie	Robert DEBRE
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT
Pathologie médicale et générale	BAUDOIN
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU
Anatomie pathologique	ROUSSY
Histologie	CHAMPY
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU
Thérapeutique	N.
Hygiène et médecine préventive	TANON
Médecine légale	BALTHAZARD
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET
Clinique médicale	LOEPER
	CARNOT
	CLERC
	Marcel LABBE
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOUILLET
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE
Clinique chirurgicale	CUNEO
	GOSSET
	GREGOIRE
Clinique ophtalmologique	LENORMANT
Clinique urologique	TERRIEN
	MARION
	BRINDEAU
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	PROUST
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL
Clinique propédeutique	SERGEANT
Clinique de la Tuberculose	BEZANÇON
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU
	HOVELACQUE
Professeurs sans chaire	MULON
	OLIVIER
	VERNE
	MOCQUOT



II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.

BENARD Henri ..	Pathologie médicale.
BERNARD Etienne	Pathologie médicale.
BOULIN	Pathologie médicale.
BULLIARD	Histologie.
CATHALA	Pathologie médicale.
CHEVALLIER	Pathologie médicale.
DOGNON	Physique.
FEY	Urologie.
GALLIARD	Parasitologie.
GASTINEL	Bactériologie.
DE GAUDART	
D'ALLAINES ...	Pathologie chirurgi- cale.
GAYET	Physiologie.
GIROUD	Histologie.
HAGUENAU	Pathologie médicale.
HALPHEN	Oto-rhino-laryngolo- gie.
HAZARD	Pharmacologie.
HUGUENIN	Anatomie patholo- gique.
JOANNON	Hygiène.
LABBE Henri	Chimie biologique.
LACOMME	Obstétrique.
LANTUEJOL ...	Obstétrique.
LAROCHE Guy ..	Pathologie médicale.

MM.

LEMAIRE	Pathologie expéri- mentale.
LEVEUF	Pathologie chirurgi- cale.
Mlle J. LEVY	Pharmacologie.
LEVY-VALENSI ..	Neurologie et Psy- chiatrie.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET ..	Pathologie chirurgi- cale.
MOUQUIN	Pathologie médicale.
OBERLING	Anatomie pathologi- que.
PETIT-DUTAILLIS	Pathologie chirurgi- cale.
PIEDELIEVRE ...	Médecine légale
PORTES	Obstétrique.
RICHEL	Physiologie.
SANNIE	Chimie biologique.
SENEQUE	Pathologie chirurgi- cale.
TROISIERS	Pathologie expéri- mentale.
TURPIN	Pathologie médicale.
VIGNES	Obstétrique.
WILMOTH	Pathologie chirurgi- cale.

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

ALGLAVE	Pathologie chirurgi- cale.
BUSQUET	Pharmacologie.
CHAILLET-BERT .	Physiologie.

MM.

LEROUX	Anatomie pathologi- que.
NEVEU-LEMAIRE	Parasitologie.
ZIMMERN	Physique.

IV. — AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.

ABRAMI	}	Clinique médicale.
ALAJOUANINE ..		
AUBERTIN		
BRULE		
CHABROL		
CHIRAY		
DONZELOT		
DUVOIR		
HARVIER		
LIAN		
PASTEUR- VALLERY- RADOT		
SEZARY		

MM.

BASSET	}	Clinique chirurgicale.
BROCQ		
CADENAT		
GATELLIER		
HEITZ-BOYER ..		
MOURE		
QUENU		
SCHWARTZ	}	
VELTER		

MM.

ECALLE	}	Clinique obstétricale.
GUENIOT		
LE LORIER		
LEVY-SOLAL		
METZGER		

V. — CHARGES DE COURS

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé ..	Education physique.
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique.
WEIL-HALLE	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA SŒUR

in Memoriam

A MES PARENTS

Bien faible témoignage de ma profonde
affection et de ma reconnaissance pour tous
les sacrifices.

A MES FRERES

A MES AMIS

A MON PRESIDENT DE THESE

Monsieur le Professeur L. TANON

Professeur d'Hygiène à la Faculté de Paris

Conseiller Technique du Ministère de la Santé Publique

Inspecteur Général des Services Techniques d'Hygiène

Membre de l'Académie de Médecine

Officier de la Légion d'Honneur

En reconnaissance pour l'honneur qu'il
nous a fait d'accepter la présidence de cette
thèse.

A Monsieur le Docteur NEVEU

En reconnaissance des conseils dont il nous
a éclairé.

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

A MES MAITRES DE LA FACULTE

A MES CAMARADES D'ETUDE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

INTRODUCTION

Le sujet de cette thèse nous a été inspiré par notre éminent maître, M. le Professeur L. Tanon. L'étude de l'histoire d'une maladie est d'autant plus agréable qu'on est sûr du diagnostic. Aussi, nous sommes-nous demandé si toutes les épidémies décrites par les historiens arabes en Tunisie étaient des épidémies de peste.

Nous ne savons pas, en réalité, comme l'a dit fort bien le Dr. R. Neveu, ce qu'entendaient les historiens arabes par peste et par épidémie. Il semble que ces deux termes désignaient pour eux la même chose. Il est vrai qu'aujourd'hui, d'après la terminologie moderne des écoles de médecine de Syrie et d'Egypte, le mot peste est traduit par l'arabe Taoûn et le mot épidémie par l'arabe Ouaba. Mais telle a-t-elle été la signification de ces mots sous la plume d'El Kairouani et l'Ibn Adhari.

D'autre part, nous savons que les médecins arabes connaissaient bien la peste bubonique : Avicenne a dit dans le Canon que la peste apparaît pendant les périodes de variations atmosphériques et qu'elle est contemporaine de la maladie chez le rat, et Rhazès l'a mentionné dans son « Paradis de la sagesse ».

Peut-être pourrions-nous émettre l'idée que ce qui a été

décrit sous le nom d'épidémie ne fut autre chose que la forme pulmonaire de la peste qui a été certainement inconnue des anciens et des arabes.

Nous diviserons notre travail en trois chapitres correspondant chacun aux trois grandes périodes de l'histoire de la Tunisie : l'époque romaine, l'époque arabo-turque, l'époque française.

Avant de commencer ce modeste travail, nous nous faisons un devoir de remercier vivement M. le Professeur L. Tanon, qui a bien voulu accepter la présidence de cette thèse, ainsi que M. le Docteur R. Neveu, du Laboratoire des Epidémies de la Préfecture de Police, qui nous a aidé, par ces conseils éclairés, dans l'élaboration de notre travail.

EPOQUE ROMAINE

Vers la fin de l'année 252 la peste désolait toute l'Italie. Malgré les sacrifices et les cérémonies expiatoires ordonnés par Galien le fléau faisait des ravages considérables. Le mal ne s'arrêta pas là, il passa à Carthage par la Sicile. Avant cette époque, l'histoire ne nous parle guère d'épidémie de peste en Afrique. Au contraire, les auteurs latins vantaient tous la florissante santé des Africains.

Voici ce qu'a écrit Tertullien à ce sujet :

« De rians domaines ont remplacé les déserts lugubres, les champs ont dompté les forêts, les bestiaux ont mis en fuite les bêtes fauves, les sables sont ensemencés, les arbres croissent sur les rochers, les marais sont mis à sec : il y a aujourd'hui, autant de villes qu'il y avait autrefois de cabanes, partout des maisons, partout des populations, partout des communes, partout la vie ! Ce qui prouve le mieux l'accroissement du genre humain, c'est que nous sommes à charge au monde, les éléments nous suffisent à peine, les nécessités deviennent plus pressantes ; de toutes les bouches sort cette plainte, la nature va nous manquer. »

Malheureusement, l'épidémie de 253 jeta la consternation parmi la population. Le témoignage de cette épidémie

nous est donnée par une relation qu'a extrait le R. P. Delatre de l'ouvrage de St-Cyprien « De Mortalitate ».

St-Cyprien, dit-il, nous parle des grandes évacuations qui abattent le corps, des cruelles inflammations qui brûlent intérieurement le malade, des fréquents vomissements qui lui secouent les entrailles, des yeux étincelants pleins de sang et de feu, des membres que la gangrène fait tomber.

Un autre témoignage nous est laissé par le Diacre Pontius :

« Chaque jour elle enlevait un nombre si considérable de victimes qu'on ne pouvait plus suffire à les compter, chacune d'entre elles étant d'ailleurs subitement emportée du milieu des siens épouvantés ; tous les rangs ne tardèrent à être confondus et il en résulta le plus effrayant désordre qui se puisse imaginer. Seule, on eut dit que la peste gardait encore quelque simulacre d'ordre au milieu de ses ravages ; mais, peu à peu, elle pénétra enfin dans toutes les demeures de cette population consternée.

Tous en eurent horreur, chacun essaya de s'enfuir, d'éviter à tout prix la contagion, y exposant plutôt ses plus proches parents ou amis, les abandonnant même d'une manière impie et dénaturée, comme si en lui jetant cette première proie, ils eussent pu empêcher la mort d'en réclamer une seconde ou de s'en saisir. De toutes parts, gisaient dans Carthage non seulement des corps, mais des cadavres qui semblaient implorer le secours de ceux qui passaient par la contemplation du sort qui les attendait eux-mêmes. Tel était le lamentable spectacle qu'offrait la grande Carthage, frappée de Dieu au milieu de son sanglant délire ! »

La fin du troisième siècle marque le déclin de la civi-

lisation romaine en Afrique. Les indigènes commencent à renaître peu à peu. C'est la longue période des guerres civiles, des tremblements de terre et des épidémies. Quoique les textes ne disent rien sur la nature de ces épidémies, il est logique de songer à la peste. La misère et la ruine sont partout, à tel point que St-Augustin nous dit : Les pauvres se mettent sous la dépendance des riches pour avoir de quoi manger. »

La colonisation obligatoire et perpétuelle est décrétée par le sénat. C'est l'époque du découragement des paysans, de la sous-alimentation et de la misère physiologique. Le peuple est accablé de malheurs. Le paysan n'a plus cette ardeur au travail, n'étant pas bien récompensé. A ces maux s'ajoute la conquête vandale. L'état sanitaire du pays est lamentable.

Arrivés d'Espagne les soldats de Genséric prennent toutes les villes, sauf Carthage, qui est épargnée au début. Bientôt, dit Victor Piquet, les ruines couvrirent tout le pays et la peste, qui devait par la suite désoler si souvent l'Afrique, y fit son apparition.

A partir de 531, arrivent les Byrantsins, qui prennent la place des Vandales. Sous ses nouveaux maîtres, la Tunisie essaye de se relever, mais c'est en vain. En effet, une épidémie de peste est signalée au moment de la campagne de Solomon contre les Maures de l'Aurès (542-543). Importée par les troupes, elle ravage toute l'Afrique. Puis, pendant un siècle on ne trouve pas de trace de peste.

EPOQUE ARABO-TURQUE

En l'an 647 la défaite du Patrice enleva la Tunisie aux Byzantins. Au début de l'occupation arabe pendant tout le septième siècle on ne trouve aucune trace de manifestation pestilentielle. Malheureusement, cet état ne va pas durer longtemps. Par la suite, les guerres que faisaient les dynasties arabo-berbères les unes contre les autres étaient une cause fréquente de la réapparition de la peste. Les historiens arabes tels qu'Ibn Adhari, Ibn Khaldoun et El Kairouani nous ont laissé de tristes détails sur ces épidémies.

Au milieu du huitième siècle éclate dans toute l'Afrique du Nord l'insurrection Kharidjite. La tribu nomade des Ourfedjouma s'empare de Kairouan et la met à sac. Cette incursion des nomades du Sud est un prétexte pour l'apparition de la peste qui est, en réalité, à l'état endémique.

Le début du neuvième siècle ouvre une ère de paix et de prospérité avec Ibrahim Ibn El Aghlab. Celui-ci s'installe à Kairouan en se proclamant indépendant vis-à-vis du Califat. Sous son règne et sous celui de tous ses successeurs, les Aghlabites, la Tunisie connut une paix et une civilisation brillante. C'est à cette époque que l'on construit le fameux bassin qui existe encore aujourd'hui. Cependant cette paix va disparaître avec la chute de cette dynastie.

Les Berbères Ketama, habitants des montagnes du Sud constantinois, se jettent sur la Tunisie et renversent les aghlabites.

Au début du dixième siècle les fatimides remplacent ces derniers. Leur premier représentant El Mahdi prend Kairouan en 909 après avoir conquis le pays avec ses partisans Chéïtes. Ibn Adhari nous dit qu'à cette époque, en 915 à peu près, une épidémie de peste dévasta toute l'Ifrikya et sévit surtout à Kairouan, où elle fit de nombreuses victimes. Sous le règne d'El Mahdi, fondateur de la ville de Mahdia, son fils, d'après Kairouani, fit une première guerre contre l'Egypte au cours de laquelle il prit le Fayoum et Alexandrie. En 307 de l'Hégire (929), il marcha de nouveau sur l'Egypte mais la peste se mit dans son armée et l'obligea à regagner le Moghreb. D'après Ibn Adhari cette épidémie désola Kairouan en l'an 929. A partir de ce moment la paix qui régna sous les fatimides améliora l'état sanitaire.

El Moezz li Din Allah prend la revanche sur l'Egypte et fait sa conquête en 973. Il laisse comme successeur en Tunisie un berbère des Sanhadja qui se proclame sultan sous le nom de Youssel Aboul Fotouh. ,

Le début du XI^e siècle est marqué par une violente épidémie de peste. En 1004 la famine et la peste enlève la majeure partie des habitants, d'après Ibn Adhari, voici ce qu'il dit à ce sujet :

« Le 17 octobre, l'Ifrikiya fut désolée par une effroyable famine qui mit à nu celui qui était couvert, tua le pauvre et ruina le riche. Les vivres, d'abord très chers, manquèrent ensuite. Les nomades quittèrent leurs régions habituelles, la plupart des demeures se vidèrent et restèrent sans héri-

tiers. A cela se joignirent les épidémies et la peste qui enlevèrent la majeure partie des habitants sans distinction entre le riche et l'indigent.

Les fonctionnaires ne faisaient plus que soigner ou visiter les malades, préparer les derniers devoirs aux morts, suivre des funérailles ou revenir d'une inhumation. On entassait les malades au Bab Sallem et l'on creusait des sillons dans chacun desquels on jetait une centaine de cadavres ou davantage. Dans toutes les classes de la population : savants, marchands, femmes et enfants, le nombre des morts fut tel que Dieu seul pourrait les compter !... Plus d'un citadin ou nomade gagna la Sicile. Les nomades, dit-on, s'entredévorèrent. En 396 Hégire, l'abondance des récoltes en Ifrikiya fit baisser le prix des vivres et les épidémies cessèrent. »

Les Sanhadja, établis par la dynastie des Zirides sur tout le Moghreb lui donnent une prospérité et une paix qui doit se terminer malheureusement avec la seconde invasion arabe des Bédouins Hilaliens.

Les Hilaliens chassent les Zirides de Kairouan et et sèment l'anarchie dans toute l'Ifrikiya. Une violente épidémie est signalée en 1076.

Avec la disparition des Zirides, réfugiés à Tunis, les Almohades du Maroc étendent leur domination sur toute l'Afrique du Nord, donnent au Moghreb pendant plus d'un siècle une prospérité et une tranquillité inconnue jusqu'alors. La conséquence logique de cette prospérité est un état sanitaire satisfaisant.

Cependant, en 1090, le siège de Mahdia par les Génois

est un prétexte au réveil de l'épidémie qui sévit avec violence dans toute la région de Mahdia.

En 1228, Abou Zakaria Yahia, Vassal des empereurs marocains et gouverneur de la Tunisie se proclame indépendant. Dès lors les Hafsides règnent à Tunis. Sous leur gouvernement la Tunisie connut une ère de prospérité remarquable. Abou Zakaria laisse 17 millions de dinars et une bibliothèque de 36.000 livres.

Sous le règne de son fils El Mostaucer eut lieu la seconde croisade de St-Louis. La peste, qui semble avoir donné un peu de répit à l'Ifrikiya va se réveiller plus violente que jamais en 1269. Les auteurs ne sont pas d'accord sur la cause de la mort de St-Louis. Voici ce que dit Ibn Adhari :

« Le lendemain apprit au monde que le roi des Francs ne vivait plus, les uns disent que sa mort fut naturelle, les autres qu'il avait été atteint d'un coup de flèche tiré au hasard dans un combat, d'autres encore assurent que ce fut une fièvre qui l'emporta. Enfin, un récit peu probable attribue sa mort à une épée dont la poignée était empoisonnée et que le sultan lui aurait fait porter par Soleiman.

Selon le R. P. Dan, l'armée de St-Louis fut décimée devant Tunis par les fièvres pourpres, dysentériques et autres semblables.

D'après Michelet enfin : « Dans cette dernière nuit, il voulut être tiré du lit et étendu sur la cendre. Il y mourut, tenant toujours les bras en croix ».

Guyon dit que St-Louis est mort de dysenterie, ce qui expliquerait le lit de cendres.

La dernière version, celle qui impute à la peste, la

mort du roi est, d'après Neveu, la plus vraisemblable.

La première croisade celle d'Égypte fit répandre la peste un peu partout dans les communes avec le retour de l'armée. D'ailleurs, celle de Tunis ne fut-elle pas apportée par les Croisés qui avaient parcouru le monde et campé dans les endroits infectés.

Puis, pendant un demi-siècle, de la fin du treizième au début du quatorzième la Tunisie paraît tranquille ; l'état sanitaire est assez bon. Mais bientôt une guerre éclata entre Abou Hassen, sultan de Fez et Abou Tachefine, roi de Tlemcen. En 1348, le fléau réapparaît à Tunis, époque, dit El Kairouani, où Abou Hassen prenait le pouvoir à Tunis, il y mourait jusqu'à 10.000 personnes par jour parmi lesquelles nous devons citer le père de l'historien Ibn Khaldoun. Cette épidémie coïncide avec celle signalée sous le nom de peste noire, qui ravagea la Sicile, la Sardaigne, la Corse, l'Italie, la France, l'Espagne, la Turquie, la Bulgarie, la Hongrie, l'Allemagne, la Pologne, la Russie et la Suède.

La fin du quatorzième siècle et le début du quinzième marque le déclin de la dynastie Hafside. Les historiens et les chroniqueurs ne relatent pas d'épidémie. La Tunisie paraît relativement calme. Il faut aller jusqu'en 1468, un siècle environ après la dernière épidémie pour trouver une signalée par El Kairouani.

« En 873 Hégire, dit-il, la peste se déclara à Tunis avec une grande violence. Il y mourait, dit-on, 14.000 personnes par jour. Les pertes s'élevèrent à 500.000 âmes dont 400.000 en ville et 100.000 dans les campagnes. »

Au début du seizième siècle apparaissent les corsaires barbaresques. C'est la période de l'intensification du com-

merce maritime. Les grandes villes de toute l'Afrique du Nord sont en pleine prospérité.

Cependant, peut-être à cause même de ce commerce des épidémies sont signalées un peu partout. C'est ainsi qu'à Djerba on mentionne quelques épidémies en 1500. Grammont relate en 1592 l'écllosion d'une grande peste que l'on appela la peste de Tunis, qui dura trois ans et fit de très nombreuses victimes.

Au milieu du XVI^e siècle Moulay Hassan, roi de Tunis, est dépossédé par Kheir ed Dine Barberousse. C'est le commencement de la période turque. Toute l'œuvre entreprise par les dynasties berbères va tomber à jamais. Deux ans après la chute de Hassan en 1535, Charles Quint vint le rétablir sur le trône pour faire passer, en réalité, la Tunisie sous le protectorat espagnol. Les espagnols ne tardent pas à être expulsés et en 1574 la Tunisie repasse sous la domination turque.

Comme on le voit en fait de grandes épidémies de peste au courant du XVI^e siècle le pays paraît assez tranquille.

D'ailleurs, Léon l'Africain qui nous a bien renseigné sur la pathologie du Moghreb au début de ce siècle parle peu de la peste.

Mais au siècle suivant, au contraire, soit à cause de la ruine des paysans par la révolte, soit à cause de changements atmosphériques brusques on voit les épidémies frapper fréquemment le pays sans laisser de répit. Le début du XVII^e siècle, en effet, fut marqué par une nouvelle épidémie pesteuse très meurtrière connue sous le nom d'Ouba

bou Richa (peste aux fistules). Ce fut en 1604 sous le Bey Othman que la peste et la disette se firent sentir.

En 1620, d'après El Kairouani, une grande mortalité produite par la peste régnait à Tunis. A cette époque elle se vivait également au Maroc. On lui donna à Tunis le nom de peste de Sidi Bekris parce que ce cheikh en mourut.

A partir de cette époque on est bien renseigné par les lettres des consuls de France et des voyageurs européens. C'est l'époque des grandes relations de la Tunisie avec l'Europe et surtout avec la France.

Deux ans après la peste de Sidi Bekris, le 27 mars 1622, Claude Sévère, consul de France à Tunis, avertit le consul de Marseille que, étant donné le développement de la peste à Tunis, il se retire à Tabarque.

Une lettre du même consul, à la date de juillet 1624, annonce que l'épidémie de peste s'étend dans les bagnes et les quartiers de Bizerte.

Plusieurs missions religieuses envoyées par le pape Urbain VII à cette époque, furent, d'après le Dr. Loir, décimées dans les bagnes de Bizerte.

En 1636, la peste régnait à Tunis, elle emporta le dey Mehemet Khodja. L'année 1640 aussi fut marquée par une grande disette suivie d'épidémie.

A partir de 1643 la peste régna sur différents points de l'Afrique du Nord et notamment dans la régence de Tunis. Sous le gouvernement d'Ahmed Khodja en 1053 Hégire, commença à Tunis une peste qui dura sept ans.

L'année 1650, la peste commence à décliner à Tunis ; mais l'existence de l'épidémie est relatée par Guyon dans le

sud tunisien, épidémie importée du sud algérien par les caravanes.

En 1657, le dey de Tunis Ahmed Khodjà meurt de la peste.

En 1663, la peste est signalée dans le sud algérien et le sud tunisien.

Vers 1679 sous El Hadj Mami la peste ravagea Tunis (1086-1087 H.), Ali Bey, de peur d'être contaminé refusa d'assister aux obsèques des siens. D'après Charles Gratian, consul de France à Tunis, elle emporta en moins de six mois plus de 40.000 âmes. Cette épidémie, d'après Guyon, gagna Oran, le Maroc et l'Espagne.

En 1689, la peste se déclara et fit dans la ville de Tunis près de 60.000 victimes en l'espace de six mois. Le consul Durand écrit à la Chambre de Commerce de Marseille : « Comme de temps à autre quelqu'un est attaqué de peste, cela donne lieu d'appréhender que nous ayons encore à en essuyer une au printemps » (J. Marchika).

En effet, au printemps prochain le consul Sourbainde dit qu'en arrivant à la Goulette, le 3 mai 1690, la première nouvelle qu'il apprit fut que la ville et le pays voisin étaient infectés de peste.

Au XVIII^e siècle la triste série continue.

En 1701, trois navires que Mourad Bey avait en Turquie pour recruter des troupes revinrent à Porto Farina dans les premiers jours de juillet avec un millier de soldats dont quelques-uns étaient atteints de la peste, cependant, il ne paraît pas que l'épidémie se soit propagée en Tunisie (Bloch).

L'armée d'Ibrahim retournant du siège de Tripoli

rapporte avec elle la peste. Cette peste se déclara avec violence à Tunis avec la rentrée des troupes en 1705. Elle y sévit pendant six mois emportant 700 victimes par jour.

La colonie française renfermée dans le « Fondouk », nom donné au consulat de France à Tunis, eut bientôt des victimes. Le P. Parfait, préfet apostolique, fut emporté par la maladie en allant prodiguer les secours de la religion aux esclaves renfermés dans les bagnes. Dès lors des précautions ont été prise par la colonie française et on mit des barrières dans le vestibule de Fondouk. Le successeur du défunt fut invité à ne plus sortir de l'enceinte pour porter les secours de son ministère. Les pestiférés durent venir se confesser à lui à travers les barreaux établis à la porte d'entrée. Malgré cela le malheureux préfet succomba trois ou quatre jours après son entrée en charge.

D'après Peysonnel qui voyegait dans la Régence en 1724-1725, la seule ville de Tunis compta 44.000 décès pendant la durée de l'épidémie. Dans un douar 40 sur 45 indigènes succombèrent et dans un autre village Peysonnel dit avoir rencontré un vieillard de 108 ans qui avait vu sept fois la peste.

Cette épidémie est l'occasion d'un tâtonnement d'organisation sanitaire. En est témoin la barrière qu'on met et qui n'empêche, d'ailleurs, ni les rats, ni les puces de pénétrer dans le Fondouk. Ce qui prouve que tant qu'on ne connaît pas l'étiologie d'une maladie, on n'en saurait empêcher la propagation.

Depuis 1705 la peste sévit sur tout le littoral de la régence. La Provence est aussi touché. En 1721, le conseil de la marine dit à Bayle dans une lettre : « Les avis donnés

au Bey de Tunis de la maladie contagieuse qui règne à Toulon ne sont que trop véritables et il a pu justement refuser à ses ports l'entrée des bâtiments qui en venaient, mais comme la santé est rétablie à Marseille et s'est conservée à Antibes, La Ciotat et quelques autres ports de Provence de même que dans tous ceux du Languedoc et que le roi a permis d'armer dans ces ports pour continuer le commerce du Levant et de Barbarie, vous aurez soin d'en prévenir le Bey, afin que lorsqu'il s'en présentera quelques-uns dans les ports de ses états, avec patentes nettes, il donne ses ordres pour les faire recevoir ».

Ce document est intéressant parce qu'il est le premier qui parle de patentes. Nous assistons à l'ébauche de l'organisation du service sanitaire maritime.

Le 9 mai 1722 Bayle écrit :

« Le Bey a enfin donné l'entrée aux bâtiments et aux marchandises venant directement de France sous deux conditions : la première de faire une quarantaine de vingt jours et la seconde de faire transporter pour son compte des bois à Tabarque. »

Le Dr Loir, premier directeur de l'Institut Pasteur de Tunis, signale la peste en 1740. Cette épidémie semble venir d'Alger où elle y est apportée par un bateau venant d'Alexandrie. Elle dure trois ans à Alger et fait mille victimes dans la première semaine, par la suite on compte quatre cents victimes par jour. Le mal s'étend bientôt à Tunis où il fait de plus nombreuses victimes encore.

A la même époque les régions de Béjà et de Tabarca sont désolées par le fléau.

En 1792, une lettre du consul de France à Alger, en

date du 21 juillet relate : « La peste a fait invasion cette année, elle a déjà enlevé 4.000 victimes et on pense, d'après la marche ordinaire du fléau, qu'il sévira avec plus de fureur au printemps prochain. La maladie, venant de Tanger, a successivement envahi tous les lieux où la population est agglomérée en se dirigeant vers l'est. Aujourd'hui, elle ravage la campagne et fait des progrès dans la direction de Constantine, d'où probablement elle gagnera Tunis (J. Marchika).

En 1755, le Bey de Tunis, pour arrêter les dégâts causés dans son royaume par la peste voulut soumettre à une quarantaine toute marchandise provenant de l'ouest : « il commença à rendre la vie dure aux commerçants qui venaient de l'ouest, on les accusait d'apporter la peste, et sous ce prétexte, on leur appliquait ce que les chrétiens appellent une quarantaine, c'est-à-dire que chaque nouvel arrivant était obligé de se rendre dans un lieu éloigné où il devait rester pendant quarante jours ». (Extrait de Mechera El Mekki).

Le Dr. Loir a trouvé dans les archives de la cathédrale de Tunis le règlement pris par le vicaire apostolique de Tunis et d'Alger à la date de 1756, règlement nécessité par l'infiltration de la peste algérienne en Tunisie à cette époque.

En 1757, la Tunisie d'ailleurs est en pleine révolution. On pille les consulats. Les individus sont massacrés dans les rues. Le peuple est au comble de la misère et de la souffrance. La peste et les tremblements de terre apparaissent pendant deux ans et se succèdent sans interruptions.

Les secousses sismiques tarissent les sources et la ville manque d'eau.

Une lettre de M. de Salauzé datée du 8 août 1758 nous apprend que la disette est grande en Tunisie et que la peste règne à Constantine.

La récolte, dit-il, a fait complètement défaut dans le royaume de Tunis, et on aurait souffert de la disette sans les secours venus d'Alger qu'on ne reçoit cependant qu'avec crainte, en raison de la peste qui sévit à Constantine.

De Grammont rapporte qu'on hésita longtemps en Tunisie, malgré la famine à recevoir des grains de l'Algérie que l'on savait contaminés. Ces mesures paraissent avoir eu quelque efficacité, car de grandes épidémies ont été ainsi évitées à la population tunisienne. Cependant, Tunis ne paraît pas avoir été indemne, puisqu'il est mentionné en date du 11 février 1760, dans les archivés consulaires, qu'on a donné secours et protection aux Tunisiens arrivés récemment à Marseille avec la peste.

Cette longue période de malheurs fut suivie d'une période de tranquillité relative dans toute l'Afrique du Nord. Pendant près de vingt cinq ans on n'a pas signalé d'épidémie.

En 1784, d'Esparron écrit au marquis de Castries le 15 juillet : « Au commencement du mois de juin dernier, s'est déclaré à Tunis une maladie violente qui, sans être contagieuse ni meurtrière, présentait néanmoins tous les symptômes de la peste. M. Desfontaines, docteur régent de la Faculté de Médecine de Paris, qui a voulu voir lui-même plusieurs malades, persiste à croire à la peste, et on craint qu'à l'automne elle ne fasse d'autant plus de ravages que

depuis 60 ans, ce fléau ne s'est pas fait sentir à Tunis ».

Un fait curieux à signaler c'est qu'à cette époque toutes les lettres envoyées de Tunis étaient maculées de vinaigre.

Le 30 août 1784 M. d'Esparron écrivait à nouveau :

La maladie qui règne à Tunis conserve la même intensité. Elle fait des ravages considérables dans l'intérieur de la Régence et principalement au Kef, où elle a déjà emporté le tiers des habitants.

Le 6 décembre 1784 le consul a écrit au gouvernement français :

« La peste continue, dit-il, avec plus de fureur ses ravages à Tunis où la consternation est générale. Une double barrière a été établie aux portes du Fondouk, de manière à interdire toute communication avec le dehors, et l'on n'y reçoit rien sans prendre les précautions nécessaires.

Dans une échelle aussi importante que celle de Tunis l'érection d'un hôpital serait indispensable pour donner les secours nécessaires aux matelots qui tombent malades.

Ce fléau va encore décimer la Tunisie de nouveau en 1787. En France la terreur vient de finir. Les prouesses des généraux français sont bientôt connues à Tunis. Les français de Tunisie se livrent à des fêtes et des réjouissances sans se rendre compte que le pays souffre.

Le Dey proteste contre cette crise de joie au nom de la pitié, mais c'est en vain.

Le 4 thermidor au II, Dévogé écrit au citoyen Bachot :

Le 14 juillet, un dîner eut lieu avec bal. L'indignation du Bey fut à son comble. Il déclara qu'il était révoltant, alors que la peste désolait son royaume et qu'il n'y avait

peut-être pas une famille à Tunis qui ne pleurât quelque parent, que des étrangers accueillis dans ses états, eussent le courage de se réjouir publiquement.

Un mois après Mustapha Khodjâ écrit au citoyen Bachot pour se plaindre à nouveau :

La conduite des Français, dit-il, est peu satisfaisante.

Les parcelles du feu artificiel qu'ils tirent, étant tombées sur les maisons turques voisines y ont jeté l'alarme et ont excité, de la part des propriétaires, des plaintes d'autant plus graves que la plupart de ceux-ci avaient dans le même instant chez eux des morts et des mourants à la suite de la peste qui désole notre capitale. La joie bruyante des Français paraît à ces malheureux habitants, très déplacée. Il faut avouer qu'elle offre un contraste trop frappant avec la calamité publique.

D'après ces documents on peut juger de l'état sanitaire de la Tunisie à cette époque. Des familles entières sont dispersées par l'épidémie, des villages sont décimés.

Le Dr. Loir pense que cette épidémie de 1784 décima le tiers des habitants de la régence.

D'après M. Nyssen, vice-consul de Hollande à Alger, qui était à Tunis durant l'épidémie de 87 la peste a enlevé 300.000 à Tunis et près de 1.000.000 dans le reste du pays. Les clefs de deux villes importantes ont été remises au Bey, Sfax, Bizerte et Djerba ont été presque dépeuplées.

Il y avait à Tunis 60.000 juifs, dont 8.000 sont morts de la peste. En trois jours à Tunis, les consuls ont su, par les relevés qui se portaient au Palais du Bey, qu'il y avait par jour 1.000 morts et d'autres jours il en passait 500 à

1.000 ; il m'a confirmé ce qui m'avait été déjà dit, que la peste croissait avec la lune.

Les juifs voyant la peste se déclarer se hâtèrent de marier tous les jeunes gens nubiles, c'est selon eux un grand pécher que de laisser éteindre les familles... ils ont marié des enfants de onze ans, une fillette de onze ans ayant été mariée avant la déclaration de nubilité fut mère à 12 ans, l'enfant et la mère périrent. (Extrait du journal du P. Vicherat).

Comme on le voit, cette épidémie fut principalement meurtrière puisque le tiers de la population tant rurale qu'urbaine a été enlevé. Cette forte mortalité est due au manque d'hygiène. Le cordon sanitaire, à cette époque, aurait rendu de grands services et aurait épargné beaucoup de vie. Nous savons que édjà à Tunis on isolait les malades, précaution bien faible, mais elle indique un effort qui n'est pas à dédaigner pour l'époque. Seulement l'isolement et la quarantaine ne peuvent rien faire sans la désinfection et le mal se propage d'autant plus que l'on ne connaissait pas encore l'étiologie de la maladie.

Après cette profonde désolation la Tunisie ne connaît pas la peste pendant une durée de sept ans. L'épidémie reprend en 1794 pour durer plusieurs années encore.

Le consul Devoize écrit à Buchaud :

« La peste désole le royaume et il n'y a peut-être pas de famille qui ne pleure un parent. »

En juillet 1795 la maladie commence à fléchir.

Cette épidémie qui, d'après Lucien Raynaud a été importée de Constantinople se manifeste à nouveau en 1797.

Le consul de France écrit au mois de mars :

« La peste augmente terriblement depuis le mois de mars, il meurt deux fois plus de monde que dans les quatre années passées. Des deux religieux de l'hôpital l'un est mort, l'autre est malade, mais on espère le sauver. Le Bey refuse de donner des esclaves à l'hôpital en remplacement de ceux qui viennent de mourir de la peste. »

En 1809, la peste ravage l'île de Djerba.

Elle est signalée en 1816 en Tunisie par une lettre du consul de France à la date du 21 juin.

En 1818, la paix est signée entre Alger et Tunis. Les guerres algéro-tunisiennes prennent fin. A la fatigue des troupes après une si longue campagne s'ajoute l'épidémie dévastatrice. Elle sévit déjà depuis six mois à l'intérieur de la Régence. En peu de jours la maladie se propagea dans toute la ville avec une violence extrême et on compta bientôt jusqu'à cinq cents décès par jour. Cette épidémie s'étendit à toute l'Afrique du Nord. Voici ce qu'écrivit Guyon à ce propos : « Elle fit à Tunis de grands ravages, principalement dans l'hiver 1818. Mais il ne faisait pas bon diagnostiquer de bonne heure l'affection : le médecin Sid Rebeg, qui avait reconnu et déclaré la peste, fut puni de mort par le Bey furieux ; il n'en fut pas moins auparavant emprisonné et bastonné ».

Rousseaux signale le 2 décembre 1818 la mort de plusieurs Français et celui du Préfet Apostolique qui desservait la chapelle consulaire.

Au mois d'avril 1819 l'épidémie semblait décroître, car on ne comptait plus que 35 à 40 décès par jour et quatre

mois après août 1819 la maladie semblait complètement éteinte.

D'après Rousseaux également, l'épidémie reparut dès les premiers jours de janvier 1820, avec moins d'intensité, il est vrai, pour ne disparaître définitivement que vers la fin de juillet 1820. Un relevé statistique fait à cette époque, évalué à près de 50.000 le nombre des individus enlevés par l'épidémie à la population de la seule ville de Tunis.

Cette épidémie semble être la dernière avant l'occupation française, avant celle de 1859 signalée à l'île de Djerba.

On voit d'après les différentes statistiques données par les auteurs aussi bien arabes que français l'importance des ravages fait par ces épidémies à travers les siècles. Sans vouloir mettre en doute la bonne foi de ces historiens, nous croyons qu'il y a certainement de l'exagération dans ces évaluations. L'exagération est la caractéristique des orientaux évidemment, et les voyageurs européens à ces époques ne sont renseignés que par les habitants eux-mêmes du pays. Mais il y a un fait, c'est la fréquence des épidémies. Cette fréquence des épidémies et le nombre des ravages fait par la peste en Afrique du Nord n'est pas dû à ce que l'Afrique du Nord est un berceau de ce fléau, mais à l'apport de la maladie, soit des autres ports méditerranéens, soit peut-être de l'Est par voie de terre. Nous avons vu, en effet, la relation qui a toujours existé entre l'éclosion des épidémies, d'une part et les conquêtes ou le commerce maritime, d'autre part. L'ignorance des moyens de combat avant l'avènement de la médecine moderne était la cause de cette diffusion rapide du mal.

EPOQUE FRANÇAISE

Pendant une période de 70 ans de 1837 à 1907 on n'a pas observé d'épidémie de peste en Tunisie. Depuis cette date les moyens de défense furent créés à Tunis (Lazaret d'isolement, bureau d'hygiène, service de dératisation et laboratoire d'examen de rats capturés).

Cette épidémie de 1907, d'origine maritime est en rapport avec une épizootie nettement confirmée puisque le premier cas fut observé chez un indigène travaillant au port et ayant soulevé des planches sous lesquelles furent retrouvés des rats contaminés. En tout, six cas furent observés accompagnés de deux décès.

Quelque temps après une nouvelle épidémie de sept cas, dont deux décès se déclara chez des militaires contaminés à bord en venant de Marseille. Cela prouve que la première épidémie a été due à un apport de rats pesteux par la navigation.

Des examens systématiques entrepris sur les rats capturés au port de Tunis confirmèrent l'origine murine. D'après le Dr. Conseil, 10 % des rats capturés auraient été porteurs de germes.

Cette épizootie murine persiste jusqu'en 1908 et un

autre cas humain isolé survient chez un individu travaillant au port.

Une nouvelle réapparition eut lieu en juin 1910. Cette épidémie porta sur cinq cas buboniques dont un compliqué de pneumonie secondaire. L'examen démontra la simultanéité des cas murins et humains. Les mesures prises alors circonscrivirent ce foyer très localisé du port de Tunis. Aussi l'absence de toute manifestation pesteuse aussi bien murine qu'humaine fut-elle constatée depuis cette époque jusqu'en 1915.

En 1915, un cas murin fut constaté. Depuis, malgré une dératisation intensive et les examens quotidiens des rats aucun cas de peste n'avait été constaté.

En novembre 1921, deux cas humains furent signalés sans manifestation murine antérieure. A cette époque, une épidémie continentale existait dans le sud tunisien. Mais aucune relation entre cette épidémie continentale et le cas observé à Tunis n'avait été démontrée. Il faut conclure donc à une nouvelle importation de germes puisque plusieurs ports méditerranéens étaient contaminés à cette époque. L'examen bactériologique pratiqué par le Dr. Charles Nicolle confirma le diagnostic et l'existence d'une épizootie murine. Cette épidémie ne connut aucune extension.

Le 29 juin 1922, un cas survient dans un atelier de menuiserie, plus tard un autre ouvrier du même établissement mourut brusquement. L'Institut Pasteur de Tunis confirma le diagnostic. Depuis lors, d'autres cas ont été signalés dans des quartiers et des plus peuplés de la ville en juillet, août et septembre. En somme, l'épidémie de 1921-1922 porta sur quatorze cas, dont six décès : les six malades

décédés n'avaient reçu aucun soin, les huit traités par la sérothérapie ont été sauvés. Conseil et Gobert ont remarqué la bénignité de cette épidémie et l'atténuation du virus à la fin de l'épidémie.

En février 1924, une poussée de peste pulmonaire sévit sur Tunis et Djerba. L'épidémie se propagea dans ces conditions.

Cinq nègres originaires de Djerba et portefaix à Tunis vivaient ensemble dans un Fondouk. Deux d'entre eux meurent de pneumonie de spécificité ignorée. Les trois autres quittent Tunis pour regagner leur pays d'origine. Mais deux meurent en cours de route à Gabès. Un seul parvient à Djerba, il y meurt après avoir contaminé sa famille et l'entourage : dix cas mortels à Djerba du 4 au 17 février. Les personnes qui étaient en contact à Tunis avec les nègres ont été surveillées, aucune atteinte n'a été relevée.

Une nouvelle poussée épidémique en 1926 porta sur six cas au port. Grâce à la sagacité du Dr. Conseil l'extinction de ce foyer a été obtenue par la vaccination rapide des contacts.

En 1927 et 1928, des cas sporadiques ont été signalés sans aucune tendance extensive et terminés par la guérison après sérothérapie.

En somme, la peste du port paraît plus bénigne, moins extensive, nettement en rapport avec une épizootie murine semblable à celle des autres ports méditerranéens. Cette peste maritime existe au port de Tunis seulement, les autres ports tunisiens et le reste du littoral en sont indemnes.

Un autre aspect de peste tunisienne, étudié par l'Institut Pasteur de Tunis est la peste continentale. Elle se pro-

page du Sud au Nord et de l'Est vers l'Ouest, en suivant l'itinéraire des caravanes. L'agent propagateur ici est une puce spéciale à l'homme et non au rat. De sorte que la contagion interhumaine est plus grande. La première manifestation de ce genre eut lieu en 1920 et 1921 dans les territoires du sud tunisien.

Nous empruntons la relation de ces faits au Dr. Gobert, qui mentionne que les premiers cas obtenus ont été signalés en juillet 1920 et se sont toujours produits dans les populations de la banlieue de Ben Gardane. Dix-huit cas ont été observés dont sept suivis de mort. Cette épidémie fut rapidement circonscrite. Mais bientôt suivie d'une extension vers Zarzis et Medenine.

On a établi que cette épidémie était d'origine tripolitaine, qu'elle a fait une marche de l'Est vers l'Ouest et que du fait qu'elle a atteint des foyers ruraux plutôt que des agglomérations, qu'elle était due à un agent propagateur d'origine arvicole.

En 1923-24, après un silence de deux ans survient dans la région de Ben Gardane une nouvelle épidémie qui marque un fait nouveau dans l'épidémiologie tunisienne. C'est l'apparition avec elle des premiers cas de peste pneumonique.

Voici ce qu'ont constaté les docteurs Nicolle et Gobert :

Du 10 mars au 15 avril 1923 on découvre 30 cas de peste pulmonaire suivis de trente décès. Cette épidémie a intéressé six campements comprenant trente trois tentes et 166 personnes groupées dans un cercle d'un kilomètre et demi de rayon. Un seul groupe de six tentes a donné

quinze cas (dont quatre dans une même famille), sur vingt-trois habitants.

Nous n'allons pas, dans ce modeste travail, étudier toutes les épidémies de peste avec leurs foyers de localisation et leurs particularités. Cette tâche a été bien faite par Bloch. Nous n'y reviendrons pas. Nous donnons ici seulement la nomenclature des foyers de localisation avec la date d'apparition et une statistique générale de la peste tunisienne de 1907 à 1920.

Les localités atteintes par la peste en Tunisie sont les suivantes :

Tunis : 1907, 1909, 1914, 1921, 1922, 1926, 1927.

Bizerte : 1921.

Territoires militaires du Sud :

Ben Gardane : 1920, 1923, 1928.

Zarzis : 1921, 1926.

Medenine : 1921.

Au Nord de la Tunisie :

Pont du Fahs : 1923.

Région de Kairouan : 1926-1927.

Région de Sfax : 1926-1927.

Région de Souassis : 1926-1927.

Nous remarquons que la marche des épidémies de peste continentale s'est toujours faite, depuis l'occupation française, de l'Est, vers l'Ouest, c'est-à-dire de l'Égypte et de la Lybie vers la Tunisie, l'Algérie et le Maroc.

Nous extrayons du rapport du Dr. Lucien Raynaud à l'enquête de l'Office International de l'Hygiène Publique le passage suivant :

« En Cyrénaïque, région limitrophe de l'Égypte on a

signalé depuis longtemps l'existence d'un foyer pesteux permanent et depuis quatre à cinq ans une épidémie est née de ce foyer ; elle s'est étendue jusqu'à Tripoli, a atteint la frontière tunisienne et s'est manifestée en 1926 dans le Sud de la Tunisie... »

Les épidémies suivent, en somme, la même voie que les caravanes.

Un autre caractère de l'épidémiologie tunisienne est le caractère saisonnier différent pour la peste des ports et celle du continent.

Pour la peste du port le maximum des cas est observé pendant les fortes chaleurs, saison de l'emmagasinage du blé sur les quais de Tunis. Les rats sont alors nombreux aux environs des entrepôts.

La peste rurale est, au contraire, fréquente dans les mois de température moins rigoureuses novembre et mai, période de pullulation des puces.

D'après Bloch, de 1907 à 1927, la peste s'est manifestée sur le territoire tunisien par 1.149 cas qui ont causé 521 décès, ce qui fait une mortalité générale de 45,30 %.

Ces cas sont répartis de la façon suivante :

1.050 cas de peste bubonique suivis de 422 décès soit 40 %.

99 cas pulmonaires suivis de 99 décès soit 100 %.

EPIDEMIE TUNISOISE DE PESTE PULMONAIRE DE DECEMBRE 1929

Au début de la seconde quinzaine de décembre 1929, de nombreux décès signalés au bureau d'Hygiène de Tunisie parurent suspects. Dans les mêmes maisons ou des maisons voisines, des individus mouraient après quelques jours de maladie. La contagion était rapide et les symptômes prédominants étaient surtout d'ordre pulmonaire. Quatre malades furent transportés à la Rabta dont un mourut. Ce qui permit, après l'autopsie et les examens de laboratoire de porter le diagnostic de pneumonie pesteuse.

La constatation de ce cas au Lazaret de la Rabta alerta le Bureau d'Hygiène, qui dut prendre des mesures spéciales en raison de la gravité qu'aurait pu provoquer une maladie, réputée avec raison, très contagieuse.

La peste pulmonaire n'avait jamais été encore signalée à Tunis, du moins avec cette intensité. Jamais elle n'avait été rencontrée dans une grande ville de climat tempéré depuis la révolution apportée en médecine et surtout en épidémiologie par les progrès de l'Hygiène, c'est-à-dire depuis le XVII^e siècle.

Le début de l'épidémie remonte au 16 décembre.

Un portefaix appartenant à la tribu des Douiret, meurt

rapidement dans une maison sise rue El M'Bazza (centre Ouest de la ville arabe). Ses parents et ses compatriotes, qui habitaient à plus d'un kilomètre, rue de l'Obscurité (Nord de la ville arabe), sont allés le visiter. Plusieurs d'entre eux tombent malades. Ce qui attira l'attention du service d'Hygiène puisque le 21 décembre cinq décès se produisirent dans le même immeuble en deux jours.

Dans deux maisons voisines du second foyer habitait également des Douiret. Quatre nouvelles personnes sont atteintes et succombent rapidement. En même temps, des cas nouveaux sont signalés au Bureau d'Hygiène, dans les immeubles déjà infectés de la rue de l'Obscurité et de la rue El M'Bazza, par trois docteurs de la ville.

A cause de l'extrême rapidité de l'évolution de l'épidémie on n'a pu, jusqu'au 26 décembre, examiner aucun des malades signalés.

Le 26 décembre, on parvient à faire entrer au Lazaret de la Rabta quatre malades nouveaux, dont un meurt en arrivant. Ces malades proviennent des foyers précédents et aussi d'un troisième situé à l'Est de la ville arabe. Après examen, le diagnostic, comme nous l'avons dit, de peste pulmonaire, fut fait par Charles Nicolle. C'est une pneumonie pesteuse primitive.

Depuis ce moment on ne perdit pas de temps sachant que la notion de pneumonie pesteuse primitive entraînerait de graves conséquences sociales.

Des mesures urgentes parurent s'imposer, vu l'extension rapide de l'épidémie heureusement à une fraction limitée de la population, les Douiret, originaires des contreforts montagneux bordant à l'ouest les routes de Médenine et

de Tataouine dans le sud tunisien. Ces gens, qui exercent à Tunis généralement le métier de portefaix ou de marchands de beignets, séjournent momentanément dans la capitale pour retourner après chez eux. A Tunis, ils vivent toujours entre eux, quoique n'habitant pas les mêmes quartiers, sans pour ainsi dire entretenir d'autres relations avec les Tunisois que celles exigées par leur profession. Cette particularité de mœurs facilita l'extinction rapide de l'épidémie.

Les mesures envisagées par le service d'Hygiène furent les suivantes :

- 1° Isolement immédiat de tous les malades au Lazaret de la Ralta ;
- 2° Isolement immédiat de tous les contacts, c'est-à-dire de toutes les personnes ayant pu se trouver à un moment quelconque en rapport avec des personnes déjà atteintes. Environ 100 à 150 individus furent considérés comme contacts ;
- 3° Recherche très minutieuse des malades et des suspects afin de procéder à leur isolement rapide ;
- 4° Contrôle par l'autopsie et le laboratoire des décès suspects ;
- 5° Surveillance sanitaire des locaux à usages communs (fondouks et cafés maures). Les écoles, étant en vacances en cette fin d'année, leur fermeture n'était pas à envisager pour le moment ;
- 6° Désinfection rapide de tous les locaux contaminés (soufre et formol), inhumation rapide des cadavres sans lavage rituel, mais avec adjonction de chaux. Dératisation intensive de tous les quartiers contaminés.

Prévoir l'augmentation selon les besoins du personnel du service de désinfection et des ambulances ;

7° Mobilisation de l'hôpital de la Rabta dans le but de réaliser l'isolement des malades et des suspects :

A) Evacuation de tous les malades ordinaires en cours de traitement à la Rabta, en raison du risque de leur contamination possible.

B) Recrutement d'un personnel infirmier volontaire qui devra y être mis en stricte quarantaine pour éviter toute dispersion de la maladie en dehors. Indemnités à prévoir pour ces volontaires.

C) Immunisation, par doses élevées de sérum antipesteux des personnes appelées par leurs fonctions à être en contact avec les malades (et seulement de celles-là).

D) Port obligatoire d'un masque prophylactique complété par des lunettes, pour toute personne approchant les malades.

8° Eviter les bruits tendancieux et la panique que ne manquerait pas de faire naître l'application des mesures proposées, en communiquant dès maintenant à la presse, une note officielle portant la situation réelle, inspirant confiance par sa nette franchise et indiquant les mesures de rigueurs prises.

Pendant que tous ces préparatifs se faisaient, on découvrait quatre nouveaux cas en ville le 27 décembre, l'un rue de la Carrière, près de la rue de l'Obscurité ; les autres dans deux foyers secondaires à peu de distance du précédent, soit en tout cinq foyers.

Le 28 décembre au moment où l'organisation prévue commence à fonctionner on amène six nouveaux malades

à la Ralta. Ils proviennent tous des foyers déjà connus. Quatre nouveaux individus habitant des immeubles contaminés sont transportés au Lazaret avec l'aide du Cheikh El Médina et du Cheikh des Douiret.

Tous les contacts ont été répartis aussi petits que possible à cause du petit nombre de locaux dont on dispose.

Ils sont examinés plusieurs fois par jour, leur température est prise matin et soir. Ainsi, tout symptôme a chance d'être reconnu sans retard ; celui qui le présente peut être immédiatement isolé dans un pavillon boxé où il restera jusqu'à ce que le diagnostic soit fermement établi.

Malgré toutes ces précautions prises, l'épidémie tend vers l'extension. Le 29 décembre, 55 nouveaux contacts sont admis à la Rabta. Un nouveau foyer est constaté tout près de la grande mosquée où l'on trouve cinq malades qui habitaient quelques jours auparavant rue de l'Obscurité un immeuble contaminé. Au Lazaret sur les 74 reçus la veille deux présentent des signes de pneumonie pesteuse.

Le 30 décembre, la situation est loin de s'améliorer. Un nouveau foyer est constaté impasse Mammi. Quatre Douiret malades sont trouvés en ville, dont un atteint de peste bubonique. Cinq des contacts isolés à la Rabta sont atteints de peste pulmonaire, en conséquence, 96 nouveaux sont transportés à la Rabta qui va se trouver bientôt pleine, incapable de recevoir de nouveaux.

Etant donné l'extension de l'épidémie parmi les Douirets on envisage l'isolement en masse de toute cette tribu qui reste la seule atteinte et son extraction en dehors de la ville. Pour cela on transforme la prison civile en Lazaret après l'avoir vidé de ces hôtes habituels. L'opération, sur

les indications du Cheikh des Douiret est dirigée par le Dr. Conseil dans la nuit du 30 au 31 décembre, sous la garde de l'armée et de la police. 57 immeubles sont vidés et désinfectés après. On isole 470 personnes à la prison civile et 22 autres Douiret qui ont été en contact plus intime avec des malades, seront amenés à la Rabta. A la prison civile ils sont isolés par groupes aussi petits que possible et surveillés médicalement plusieurs fois par jour. Les individus malades doivent être envoyés à la Rabta au premier symptôme suspect.

De plus, quatre malades avaient été découverts dans les maisons habitées par les Douiret, dont un foyer déjà connu, un autre atteint seulement de peste bubonique, à quelque distance de la rue de la barrière, deux autres dans un nouveau foyer rue Ras-ed-Derb.

D'autres Douiret qui avaient échappé à la mesure vinrent spontanément se présenter aux portes des Lazarets : 63 le 1^{er} janvier, 87 le 2 et 10 le 3.

Dès le 1^{er} janvier 1930, aucun malade ne fut plus trouvé dans la ville ou en banlieue. Dès cette date l'épidémie avait été, pour ainsi dire, enfermée dans les Lazarets où elle devait s'éteindre peu à peu, par les simples mesures d'isolement et aussi grâce aux méthodes prophylactiques employées.

En effet, parmi les contacts, soit à la Rabta, soit à la prison civile, on n'a plus à signaler, comme présentant des symptômes manifestes de peste pulmonaire, que deux cas le 31 décembre, deux le 1^{er} janvier, un le 3, trois le 5, un le 9, un le 11, un le 18, un le 19 et deux le 20. A partir du 20 plus aucun cas à signaler, l'épidémie est terminée.

On libéra les contacts douze jours après évacuation du dernier cas de peste au Lazaret.

La statistique de cette épidémie est la suivante :

En ville : 47 cas.

Dans les lazarets parmi les contacts : 18 cas

(En tout 65 cas

Contacts isolés : 877.

61 morts { 2 buboniques guéris ;
 } 2 pulmonaires guéris.

CONCLUSIONS

- 1° L'histoire nous apprend que la peste fit son apparition en Tunisie au troisième siècle, qu'elle y sévit au sixième, que du début du dixième siècle jusqu'au début du dix-neuvième, elle s'y manifesta plusieurs fois avec violence. Les épidémies les plus terribles furent celles de 1348 et 1468, qui correspondèrent avec la peste noire qui sévit dans le monde entier en ces années ; enfin, celle de 1784, qui enleva, dit-on, le tiers de la population ;
- 2° Une fois introduite en Tunisie par des voies d'apports différentes, dont les principales sont le port de Tunis, depuis tous les temps jusqu'aujourd'hui, la voie Sud-Nord, qui est la route des caravanes et la vallée de la Medjerdah, voie d'accès en Algérie, elle se propageait sans arrêt jusqu'à extinction naturelle du mal. Les moyens de combat étaient pour ainsi dire inexistants avant l'avènement de la médecine moderne. Il faut noter cependant une ébauche d'organisation sanitaire à partir de l'épidémie de 1784 ;
- 3° La date de 1907 est célèbre dans les annales de l'épidémiologie tunisienne puisqu'elle a été l'occasion de la création du bureau d'hygiène à Tunis. Les études

faites depuis ce temps par Conseil, Nicolle et leurs collaborateurs ont permis d'établir les bases scientifiques de la lutte antipesteuse en Tunisie ;

4" La plus grave épidémie de peste pulmonaire est évidemment celle qui éclata en 1929 à Tunis. Les statistiques rapportées par l'histoire en ce qui concerne les autres épidémies sont, sans doute, exagérées par le recul des temps. Cette fois, on peut affirmer que les chiffres auraient été exacts si des mesures radicales n'avaient été prises ;

5" Actuellement la prophylaxie de la peste repose dans le Sud, sur la surveillance des caravanes assurée par le poste sanitaire fixe de l'Oued Akarit et des postes mobiles.

A Tunis on surveille attentivement la morbité murine. On fait des prélèvements quotidiens de rats dans les différents quartiers de la ville et des examens bactériologiques des rats capturés sont faits au laboratoire spécial de la peste à l'Institut Pasteur.

Vu : *Le Doyen,*

G. ROUSSY.

Vu : *Le Président de Thèse,*

L. TANON.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLETY.

BIBLIOGRAPHIE

PIQUET. — La civilisation de l'Afrique du Nord.

EL KAIROUANI. — Histoire de l'Afrique, Trad. Pélissier et Remusat.

NEVEU. — Etat sanitaire de l'Afrique du Nord.

CHATENIER. — Organisation de l'Assistance Médicale et de l'Hygiène Publique en Tunisie.

BLOCH. — La peste en Tunisie.

LOIR. — Histoire de la peste en Tunisie, jusqu'en 1900 (Dépêche Tunisienne : 13, 14, 15 avril 1900).

BULLETIN DE L'INSTITUT PASTEUR DE TUNIS (année 1930).

TABLE DES MATIERES

Introduction	9
Epoque Romaine	11
Epoque Arabo-Turque	14
Epoque Française	31
Epidémie Tunisoise de peste pulmonaire de décembre 1929	37
Conclusions	44
Bibliographie	46

750